

LA CROISADE DES ENFANTS

Dieu le veut!

4215

TROISIÈME ARTICLE.

IV.

NOBLES ET VILAINS.



C'était une sainte entreprise que celle de ces enfants; sans doute les moyens d'exécution ne répondaient pas à la grandeur du plan, et il y avait impuissance chez ces vengeurs de Dieu à soutenir sa cause, mais ils l'ignoraient, et, dans leur imprévoyante ardeur, c'était tête baissée qu'ils couraient au-devant de la plus glorieuse des morts. On doit comprendre la terreur dont furent saisies les mères de ce temps.

Les femmes du peuple qui se trouvaient sur le chemin de la petite armée tombaient à genoux, à la vue du grand crucifix de bois peint que portait dom Wilfrid, et d'une bannière de drap d'argent brodée de soie qu'Enguerrand avait achetée de ses deniers, et qu'il agitait, du haut de son destrier, au-dessus des rangs de ses jeunes compagnons.

Déjà cette armée avait fait un long pèlerinage à travers plusieurs provinces du beau pays de France; partout ses rangs s'étaient augmentés. Des hommes, revêtus d'un costume exactement semblable à celui de maître Archibald, se présentaient tour à tour, amenant, l'un cinquante, l'autre cent, un autre deux cents enfants, commandés par des chefs de leur âge et sortis de leurs rangs; puis ces hommes s'éloignaient lorsque le nouveau corps avait prêté serment d'obéissance à Pierre Archibald et à dom Wilfrid. Chaque troupe conservait sa place particulière dans le défilé, selon son ordre d'arrivée. Les jeunes

Bretons marchaient donc les premiers, et, il faut le dire, leur contenance avait quelque chose de martial et de résolu qui leur était particulier. La Saintonge, l'Auvergne, le Lyonnais, le Dauphiné, Avignon, avaient fourni tour à tour leur contingent. Il en était venu des provinces de l'intérieur, de la Neustrie et de l'Île-de-France. L'Allemagne même, nous voulons dire celle des bords du Rhin, s'était dépouillée d'une partie de sa jeunesse en faveur de l'expédition; aussi entendait-on dans ses rangs le chaos des dialectes les plus opposés: la langue d'oïl, la langue d'oc, l'idiome germanique, se croisaient et formaient une foule de sons discordants.

On concevra aisément toutes les peines que durent se donner Pierre Archibald et dom Wilfrid pour maintenir l'ordre dans l'expédition. Ce n'était pas trop de la sévérité, de la rudesse du guerrier, et de l'austérité, de l'exaltation du religieux. Sans cesse il s'élevait des querelles, non-seulement de province à province, mais encore entre enfants de même pays, entre frères. Mais la plus profonde hostilité était celle qui régnait entre les fils de nobles et ceux de vilains. Dans une entreprise qui avait pour but de délivrer la Palestine, toute distinction sociale avait dû s'effacer devant la communauté de fatigues et de périls; plus de barons, de comtes et de marquis, mais des soldats du Christ, marchant sous une seule et même bannière, le signe vénéré du salut des hommes. Cependant les jeunes nobles, imbus des idées de leur rang, n'avaient pas tardé à revendiquer sur les fils des vilains l'autorité que leurs parents exerçaient sur les pères, à les molester, à les traiter dédaigneusement, à les couvrir de sarcasmes. Réunis pour la plupart du temps à l'arrière-garde, ils s'arrêtaient souventes fois dans les hôtelleries, afin d'engager quelques parties de dés, se fiant à l'agilité de leurs destriers pour re-

(1) Voyez nos de janvier, p. 193, et de février, p. 242.

joindre le corps d'armée. Ou bien, lorsqu'ils étaient dans les rangs, ils talonnaient avec insolence les fantassins dont la marche leur paraissait trop lente. Ceux-ci répondaient par de sauvages menaces, que couvraient des rires éclatants. Les jeunes Gaspard d'Estouville, Loys de Noaillé, Mathieu de Coucy, Sigismond von Dietrich, Conrad de Hepnofer et Marino Marini, tous issus des bonnes maisons de France et de Germanie, se faisaient remarquer principalement par cette morgue nobiliaire. En vain dom Wilfrid cherchait-il à réprimer un orgueil dont il leur faisait sentir tout le vide, ces damoisels reprenaient bientôt leurs discours insolents; c'était un pli fait par l'éducation. Admis pour son rang dans leur société habituelle, Enguerrand ne craignait point de les blâmer, car, fier à l'excès, il ne molestait pas les vassaux, il ne s'occupait pas d'eux; c'était à ses yeux un vil troupeau, qui ne méritait ni un regard, ni un coup de bois de lance. Son esprit, tout entier à de vastes projets, s'élevait au-dessus de ces mesquines rivalités et vivait dans l'avenir plus que dans le présent, dans l'Orient plus qu'en France. Isolin, au contraire, déjà fort ennuyé de ce rude pèlerinage, prenait un singulier plaisir à ces réunions entre jeunes seigneurs, qui lui rappelaient un meilleur temps, une vie plus douce.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour où l'on atteignit les environs de Nevers. Un soir, la petite armée, épuisée de fatigue, s'était arrêtée à la lisière d'une forêt; chacun des corps avait choisi son campement: éparpillés sur une vaste étendue, ils formaient une longue file de feux. Le froid était vif, la nuit sombre; un vent d'hiver s'engouffrait dans les massifs de chênes et de mélèzes, brisait les branches et faisait entendre au loin ses tristes gémissements; des bandes de loups affamés, qu'avait attirés ce grand nombre de voyageurs, rôdaient en hurlant à quelque distance des feux, faisant craquer la neige sous leurs pas, et semblables à ces sorciers malfaisants qui, selon les dires des esprits crédules, erraient jadis, pendant le sabbat, près des demeures humaines. Contre l'ordinaire, aucun son joyeux, aucun cri, aucune hymne ne se faisait entendre parmi les croisés. Ceux-ci, mornes et glacés, se tenaient accroupis en silence autour de leurs bivouacs, se pressant pour avoir une plus grande part de chaleur, et cherchant un sommeil que la faim et le froid éloignaient de leurs paupières. La plupart se livraient à de

pénibles réflexions; aussi, lorsque dom Wilfrid et Archibald firent leur ronde, ils ne furent pas accueillis, comme d'ordinaire, par des cris d'enthousiasme.

Il était deux heures du matin; dans une partie de plaine que bordaient d'un côté la forêt, de l'autre les fossés d'un manoir aux donjons imposants, un groupe nombreux d'enfants devisait devant un foyer ardent; un certain mystère régnait parmi eux. A leur costume grossier, à leurs traits vulgaires, on les eût reconnus aisément pour des fils de vilains. La plupart étaient Bretons; il se trouvait cependant avec eux des représentants de toutes les provinces qui avaient fourni des contingents à la jeune armée. Les chefs de ce conciliabule secret étaient Luc et Urbain, les enfants, comme on sait, du paysan Yvon et de Bertrande. Ces deux jeunes gens étaient surtout remarquables par la dureté de leurs traits et l'énergie sauvage dont leur physionomie était empreinte. Seuls debout au milieu de leurs camarades, qui s'étaient accroupis en cercle, et gesticulant, l'un avec une épée nue, l'autre avec une petite hache, ils retraçaient les mauvais traitements dont les fils de serfs avaient été, depuis le jour du départ, accablés par les jeunes nobles.

« Amis et frères, s'écriait Luc, n'avons-nous pas les mêmes droits qu'eux, les mêmes titres? Ne nous sommes-nous pas levés comme eux pour défendre notre sainte religion et reconquérir le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Croient-ils que nous ne devons pas avoir aussi notre part de gloire, puisque nous avons comme eux, et plus qu'eux peut-être, notre part de dangers? Cessons de nous laisser maîtriser, et prouvons-leur que le courage n'a besoin ni de titres ni d'aïeux.

— Bien dit, frère, s'écria Urbain. Si notre voix est entendue, demain il n'y aura plus dans nos rangs un seul de ces orgueilleux. Nous tirerons au sort les capitaineries, car, entre nous, l'égalité doit être complète. Quant à ces beaux damoisels, ils retourneront, s'ils le veulent, dans leurs manoirs, ils ont d'assez bons destriers pour chevaucher jusque-là; ce n'est pas comme nous, qui sommes forcés de nous traîner sur le chemin. »

Un des assistants dit à son tour :

« Pour ma part, il n'est pas un de ces seigneurs que je haïsse autant qu'Enguerrand de Kérougal; son frère Isolin ne manque pas de cordialité et mériterait d'être des nôtres; mais cet Enguerrand nous considère à peine comme ses semblables; si l'un de nous se

trouve devant son cheval, c'est à peine si le beau sire daigne tourner bride. Les ordres qu'il donne sont toujours absolus et sans réplique ; nul n'est moins ménager de la fatigue d'autrui. C'est lui, à mon avis, qu'il faudra sacrifier le premier. — Oui ! le premier, répondit Urbain. — Et, reprit Luc, s'il résiste, le nombre l'emportera ; nous verrons quel sera le plus fort du parti des seigneurs ou du parti des vilains. »

Une voix saccadée et menaçante fit alors entendre ces paroles :

« Arrière, manants. C'est donc ainsi que vous complotez dans l'ombre ! Voilà votre justice ; je me suis dévoué à la même cause que vous ; comme vous j'ai souffert, et vous parlez de me bannir de vos rangs ! »

Luc jetant sur le jeune comte de Kérougal un regard sombre, et baissant le front comme un taureau qui va frapper, dit :

« C'est vous qui nous avez fait souffrir, mais vous n'êtes plus notre chef.

— Depuis quand ? — Dès ce moment. — En vertu de quelle autorité ? — De celle de mes frères, de la mienne, car ils m'ont choisi pour leur capitaine. — Toi ? misérable ! Oublies-tu donc que je suis ton seigneur, ton maître ; que s'il me plaît de disposer de toi, mon vassal, notre sire le roi de France ne peut m'en empêcher !.. A genoux, et demande ton pardon ! »

Tous les vilains éclatèrent de rire et se mirent à battre des mains. Tremblant de rage, Enguerrand tira son épée et fondit sur cette foule insolente. Aussitôt, cinquante bras s'armèrent pour répondre à cette attaque imprudente ; des haches, des javelots, des épieux se levèrent sur la tête d'Enguerrand ou furent dirigés contre sa poitrine. Acculé contre le brasier ardent, il se voyait réduit à périr au milieu des flammes ou bien à se frayer un passage à travers la triple haie de ses ennemis ; par un effort désespéré, il fit tomber des mains d'Urbain sa hache d'armes ; puis, prenant au collet le fils d'Yvon, il se servit de lui comme d'un bouclier et le fit tourner de manière à se mettre à l'abri derrière lui. Mais Luc, s'approchant à l'improviste, le frappa d'un coup d'épieu qui entra profondément dans les côtes.

« Ah ! ma mère, s'écria Enguerrand, je suis mort. »

A la vue de sa chute, les jeunes paysans, saisis d'effroi, se précipitèrent en désordre hors du champ de bataille, qui en un instant fut désert. Les conjurés, de retour parmi

leurs compagnons, eurent soin de garder le silence sur le malheur qui venait d'avoir lieu. Personne ne porta donc secours au blessé, car Isolín, endormi depuis longtemps au bivouac des jeunes nobles, était bien loin de se douter de l'affreux malheur qui l'avait frappé dans la personne d'un frère chéri. Il se passa plus de deux heures avant qu'Enguerrand eût repris connaissance. Son sang coulait abondamment. Cependant la force de la jeunesse lui rendit un peu d'énergie. Il réussit à approcher de ses lèvres son olifan dont il tira un son prolongé.

Isolin, qui avait coutume d'accourir à ce signal bien connu de lui, se réveilla brusquement, se leva de son lit de feuilles sèches et courut à quelque distance de ses jeunes amis, pour mieux entendre le son de l'olifan. Enguerrand venait de renouveler son appel. Certain de ne s'être pas trompé, et alarmé à l'idée d'un danger qui menaçait son frère, il s'élança dans la direction du son. Le feu abandonné par les jeunes paysans guida ses pas, et la flamme, vive encore, lui permit d'apercevoir Enguerrand, étendu à terre, pâle, sans connaissance... Il se jeta à genoux auprès du corps de son frère, et, tout en lui prodiguant ses soins, tout en cherchant à étancher le sang, il disait :

« O mon noble frère ! reviens à la vie : écoute-moi. Ah ! si notre mère savait combien nous souffrons, si elle était témoin de cet affreux spectacle ! Ses prédictions ne se sont que trop accomplies, et à peine au départ, tu succombes misérablement ! »

Les efforts d'Isolin et ses plaintes étaient également inutiles. L'âme semblait avoir abandonné ce corps étendu à terre et privé de toute apparence de vie. La tête appliquée contre la poitrine d'Enguerrand, Isolín prêtait l'oreille pour recueillir le mouvement de sa respiration. Ayant aperçu l'olifan que retenait un lacet de soie, il s'en empara et le porta à sa bouche. Des clameurs lui prouvèrent bientôt qu'il avait été entendu. Peu d'instants après, ses amis parurent devant lui. Mathieu de Coucy qui les précédait de quelques pas, jeta un cri en disant : « Trahison ! trahison ! » Gaspard d'Estouteville, Conrad de Hepnofer et Loys de Noaillé répétèrent : « Trahison ! trahison ! » et s'empressèrent autour du blessé. Mais pour le secourir, leurs mains étaient inhabiles, et dans tout le camp il n'y avait pas un seul *mire*¹. Pendant qu'ils

(1) Nom que portaient alors les médecins.

discouraient bruyamment, le pauvre Enguerrand courait grand risque de trépasser. Ce fut Isolin qui, malgré son accablement, trouva l'avis le plus sage. Aux premières lueurs de l'aurore, le manoir voisin appartenant au baron de Chavannes, venait de frapper ses regards. A cette époque, tout castel était un lieu d'asile ouvert aux souffreteux, et le jeune sire de Kérougal savait bien qu'on ne refuserait pas à son frère une hospitalité et des soins dont il avait toujours vu sa noble mère si prodigue envers les malheureux. On entrelaça des branches d'arbre et des piques qu'on couvrit de plusieurs mantels, et sur ce lit improvisé on plaça avec précaution le blessé. Au bout de dix minutes de marche, on arriva à la poterne du mur d'enceinte. Quelques archers vinrent au-devant du triste cortège qu'ils laissèrent passer sans difficulté.

Un quart d'heure après, le premier appareil était posé, et Enguerrand avait rouvert les yeux et reconnu ses amis, son frère qu'il remercia d'un regard affectueux. Isolin resta seul au chevet de son lit; les damoisels se retirèrent en annonçant qu'ils allaient au camp demander justice, et, s'ils ne l'obtenaient, se la faire de leurs propres mains; car ils ne doutaient pas que le crime ne dût être attribué à quelque misérable fils de vassal; et quoique les nobles ne fussent qu'un nombre de deux cents contre plusieurs milliers de cette plèbe, ils sauraient maintenir leurs privilèges et leur autorité.

Quand le sire de Chavannes se fut levé et eut admis ses serviteurs à entrer dans sa chambre, il apprit l'arrivée du jeune blessé et accorda des éloges à l'empressement charitable de ses archers, du majordome et du chapelain. Ayant mandé auprès de lui le sergent d'armes Olivier, il s'enquit du nom et de la qualité de ses visiteurs nocturnes.

« Par Notre-Dame! mon noble sire, dit Olivier, j'ignore complètement quels ils peuvent être. J'ai remarqué seulement qu'ils portaient un heaume en tête, une cuirasse au dos et une épée de combat au côté. Grande a été ma surprise, car je me trompe fort, ou bien onques jusqu'ici les enfants au pays de France n'ont joué avec de pareils hochets, et je ne vis jamais chevaliers de cette taille ailleurs que dans les légendes. Si l'un d'eux n'avait été en danger de mort, sûrement je n'eusse point ouvert l'huis du manoir à ces compagnons qui semblaient revenir de la fête des fous. »

En ce moment, Violette et Ysane, s'es

filles, damoiselles à la taille imposante, aux traits angéliques, parurent revêtues toutes deux de longues robes bleu de ciel et d'un surcot blanc bordé d'hermine. Elles s'agenouillèrent respectueusement devant leur père qui les baisa tendrement au front. Avant que le sire de Chavannes eût pu leur apprendre l'événement de la matinée, un page, soulevant le coin d'une portière en tapisserie, annonça qu'un vénérable religieux demandait à être introduit auprès du seigneur châtelain. Dom Wilfrid entra. L'agitation se peignait sur ses traits, des plis nombreux contractaient son large front chauve; des larmes s'échappaient de ses yeux.

« Noble sire, s'écria-t-il, où est Enguerrand de Kérougal, cet enfant valeureux dont je dois compte à sa mère? »

— On m'a parlé de petits chevaliers de quinze ans; seriez-vous par hasard leur capitaine, mon frère? »

A cet accueil un peu familier, le moine fronça le sourcil et releva fièrement la tête.

« Je suis, dit-il, dom Wilfrid, de l'ordre de Cîteaux, ce que la couleur de ma robe aurait pu déjà faire reconnaître à monseigneur. Je ne guide pas ces enfants l'épée à la main, mais je les ai appelés au nom du Sauveur des hommes, et ils m'ont suivi. »

— Et vers quel pays guidez-vous leurs pas? »

— Nous allons en Palestine, pour reconquérir les lieux saints retombés au pouvoir des Sarrazins, des ennemis de Dieu. »

Ces paroles produisirent une vive impression sur l'auditoire.

« Et combien avez-vous réuni de croisés? — Cinq mille. — Cinq mille! mais c'est un nombre considérable... — Et qui s'accroîtra encore; les serviteurs ne sauraient manquer à la sainte cause. — Mais avez-vous oublié que notre sire le roi, accompagné de l'élite de sa gendarmerie, n'a pas réussi dans la croisade qu'il avait entreprise? — Dieu choisit quelquefois les mains les plus faibles pour accomplir ses desseins. — Je pense que vous ne voulez pas me demander si j'ai des fils à vous confier? »

Une vive rougeur passa sur le visage du religieux, qui dit froidement :

« Je viens pour assister de mes soins et de mes prières le jeune sire Enguerrand de Kérougal, malheureusement blessé cette nuit par un de ses compagnons, à la suite d'une déplorable querelle. »

— Votre désir sera exaucé. »

Lorsque le religieux se trouva en présence

du jeune homme, malgré sa fermeté d'esprit habituelle il ne put retenir ses larmes.

Enguerrand dégagea une main avec effort et la tendit au religieux. Sa voix, rude d'ordinaire, prit une inflexion douce pour dire :

« L'ardeur qui m'entraînait sur vos pas m'anime encore aujourd'hui, et me soutiendra jusqu'à l'accomplissement de mes desseins.

— Mais cette blessure... — Ne sera rien. Quand on va guerroyer, ne faut-il pas s'accoutumer à la souffrance? — Avouez-le-moi, Enguerrand, connaissez-vous celui qui vous a frappé? — Oui, mais son nom restera un mystère pour tous. — Cependant le coupable ne peut demeurer plus longtemps dans nos rangs sans offenser celui que nous allons servir. Encore une fois, son nom? — N'espérez pas l'apprendre de moi. — Votre résolution est inébranlable? — Oui, comme les rochers qui bordent les rivages de ma chère Bretagne. — Du moins, quand vous serez hors de danger, vous reparaitrez parmi vos frères?.. Nous attendrons votre guérison pour nous remettre en route. — Oh! s'écria douloureusement le jeune comte, et c'est moi qui retarde votre départ! Que ne m'a-t-on placé dans une litière? »

Dom Wilfrid sortit après avoir décrit dans l'air le signe de la rédemption.

Un lourd sommeil appesantit les paupières d'Enguerrand; quand il s'éveilla, une douce harmonie le reporta vers ses plus beaux songes : c'était un mélange de voix mélodieuses et d'accords de harpes et de viole. — Isolida et les deux filles du sire de Chavannes avaient ménagé au malade la surprise d'une *tenson* naïve, et c'était comme un concert céleste, tant les sons avaient de pureté. Enguerrand, bien que peu habitué à se laisser aller aux impressions rêveuses, crut un moment voir à l'état de réalité les fabliaux de la vieille berceuse de son enfance : il lui sembla que les fées armoricaines qui, dit-on dans le pays, dansent la nuit autour des hautes pierres druidiques, avaient repris la grâce de la jeunesse, recouvré l'éclat de la beauté, pour apparaître à ses yeux. Il se fût volontiers signé s'il n'eût aperçu Isolida qui, penché sur le manche de sa viole, le regardait en souriant.

Quand l'air fut achevé, Enguerrand s'écria :

« Qui êtes-vous, ô reines de la gaie science? des fées ou des saintes du ciel? Les sons de vos harpes sont comme du baume pour ma blessure. — Eh bien! dit Violette, nous reviendrons demain; lorsque vous nous appellerez, nous accourrons. — Et nos plus

beaux airs seront pour vous, reprit Ysane. Nous avons des missels tout colorés d'or et d'azur, nous vous les montrerons. Mais promettez-nous d'être bien tranquille. — Vous êtes mes anges gardiens, et moi, je ne puis que vous obéir. »

Comme il achevait ces paroles, les nobles damoiselles avaient disparu. Le lendemain, elles revinrent avec leurs harpes, et Enguerrand prit un tel plaisir à leur société, qu'il comptait les heures passées loin d'elles, et tombait dans une espèce de mélancolie dès qu'elles s'éloignaient. Sans avoir la même gravité que dame Hermingilde, elles lui inspiraient la même vénération : il lui semblait revoir sa mère et sa sœur, qu'il avait quittées malgré leurs larmes, et c'était un grand bien pour lui de se retrouver, un instant encore, au sein de cette vie tranquille de manoir qu'il avait dédaignée. Cependant, à mesure que les forces lui revenaient, l'ardeur guerrière et le goût des aventures reprenaient le dessus, et la conversation, les soins de Violette et d'Ysane lui paraissaient moins nécessaires.

Un jour, le son d'une fanfare éclatante retentit tout à coup aux oreilles du convalescent; il tressaillit, et appela Isolida :

« Frère, quel est ce bruit? Entends-tu comme dans le manoir on marche à pas précipités? Sûrement il est arrivé au castel des personnages d'importance; laisse-moi seul, je te prie, et va t'informer de la cause de tout ce tumulte. »

Isolida ne tarda point à revenir.

« Un étranger, dit-il, suivi de quelques lances seulement¹, vient d'arriver au manoir; son costume, fort simple, sans broderies, n'indique pas un rang élevé, et cependant le sire de Chavannes a mis le plus grand empressement à aller à sa rencontre, et a ployé un genou devant lui. Il faut que ce soit son suzerain, le comte de Nevers peut-être... »

La curiosité d'Enguerrand était à son comble, elle lui prêta des forces pour se rendre à l'invitation du châtelain et descendre, vers l'heure de midi, à la salle du banquet; un grand nombre de dames et de seigneurs s'y trouvaient déjà rassemblés, et la place d'honneur, au-dessus de laquelle avait été dressé un dais magnifique, était occupée par l'étranger, qui paraissait être l'objet de toutes les marques de respect.

A l'entrée d'Enguerrand, il se fit dans la salle une sorte de mouvement de curiosité;

(1) C'est-à-dire porteurs de lances.

ee jouvenceel, au visage pâle, au regard fier, appuyé sur l'épaule du gracieux Isolin, fut accueilli par un chuchotement de bon augure, et son nom, qu'il eût pu croire ignoré, passa de bouche en bouche. Pour lui, il avait d'abord cherché dans la foule l'étranger, le roi de la fête; il fut tenté d'aller saluer ce personnage, dont les traits étaient empreints d'une majesté indicible, mais le respect le retint à sa place. Malgré son âge, on ne le fit pas seoir à l'extrémité de la table; son ravissement fut au comble lorsqu'il se vit conduit par le sire de Chavannes en face de l'étranger, qui parut l'examiner avec une grande attention. Enguerrand remarqua dans l'assemblée une sorte de mystère dont il ne put se rendre compte, et comme il se penchait vers Isolin pour le lui faire observer, l'étranger lui adressa ces paroles :

« On m'a dit que vous étiez les fils du comte de Kérougal, l'un des meilleurs serviteurs du roi? — Oui, messire, et puissent ses fils lui ressembler ! — Il paraît que vous êtes impatients de vous distinguer par quelque action d'éclat... car, à l'âge où l'on est page ou écuyer seulement, vous voilà en campagne et marchant contre les infidèles... — Nous obéissons à la loi de Dieu; il nous a appelés, nous nous sommes levés. — Et si le roi de France mettait empêchement à votre expédition... — Elle s'accomplirait malgré lui : ce que Dieu veut arrive tôt ou tard. »

Le seigneur dit à demi-voix au sire de Chavannes :

« C'est avec ces doctrines que notre Saint Père Innocent III a été si fort contre ma volonté... »

Il reprit :

« Vous allez donc combattre les Sarrazins? — Oui, messire; puisque les hommes ont succombé à la peine, les enfants reprendront l'œuvre abandonnée par les hommes. »

Un long éclat de rire accueillit ces paroles; la fierté d'Enguerrand n'y put tenir; ne rencontrant qu'une expression ironique sur le visage de tous les assistants, des varlets eux-mêmes et des écuyers d'échansonnerie et de paneterie; voyant que Violette et Ysane, de qui il avait naguère recueilli tant de témoignages de bonne amitié, semblaient le regarder avec pitié comme on regarde un insensé, il demanda au châtelain la permission de quitter le banquet, sous prétexte de fatigue. Cette fierté plut à l'étranger.

En ce moment le sire de Chavannes ayant dit à son bouteiller en chef :

« Pourquoi ne vois-je pas mes pages, Gauthier Malastre et Guillaume Ardoin ? »

— Mon noble sire, répondit cet homme avec hésitation..., ils se sont enfuis ce matin... — Enfuis? — Pour aller rejoindre l'armée des enfants. »

Enguerrand se retourna vivement.

« Ainsi, s'écria-t-il, nul obstacle ne saurait arrêter cette croisade... Nos rangs s'augmentent chaque jour.... Et l'on a pu douter de la protection dont le ciel couvre notre entreprise!... Qu'on attende; bientôt notre nom retentira parmi les nations! »

Et saluant de manière à montrer à tous ces seigneurs et à toutes ces dames qu'il se croyait leur égal par l'antiquité de sa race, il sortit, laissant l'assemblée sous le poids d'un profond étonnement. Enguerrand accusait déjà dom Wilfrid, lorsqu'il aperçut le religieux; il s'élança vers lui :

« Ah! soyez le bienvenu, mon père. — Dieu soit loué! dit dom Wilfrid... vous voilà hors de danger; mes prières ont été exaucées. — Entendez-vous ces chants, ces voix, ce tumulte? que ne suis-je loin d'ici! Partons sans retard, j'ai hâte de me retrouver au camp. — Avez-vous pris congé du sire de Chavannes? — Non, mais Isolin va me servir de clerc pour lui adresser un parchemin. »

Une demi-heure après, les fils du comte de Kérougal se dirigeaient, au petit trot de leurs destriers, vers le camp des croisés, où leur arrivée produisit un enthousiasme presque général. Pour les recevoir dignement, Pierre Archibald fit ranger ses troupes en ordre de bataille, et, accompagné des deux frères, en passa la revue. Dans tous les rangs retentissait le cri de « Vivent les bannets de Kérougal! » Arrivé en présence de ses compatriotes, Enguerrand vit, non sans surprise, Luc à cheval, et revêtu des insignes de capitaine d'armes; il se contenta de jeter un regard rapide sur Pierre Archibald, qui parut déconcerté. S'approchant ensuite de Luc, il lui dit à haute voix : « Je te félicite de l'honneur qui t'a été accordé. »

Puis tout bas et rapidement : « Ne prends nul souci, je te pardonne ton méfait. »

Luc, ému et repentant, allait saisir les mains du jeune comte et les couvrir de ses larmes... mais son regard rencontra ceux de son frère et des autres fils de vassaux qui s'étaient fixés sur lui, sévères et réprobateurs... Il se contint, et fit à Enguerrand un salut froid en échange de son compliment.

Le lendemain, la petite armée leva ses

tentes et se remit en marche. Dom Wilfrid voulut qu'on passât devant le manoir de Chavannes pour rendre ainsi hommage à ce généreux châtelain. Le mur extérieur était couvert d'hommes d'armes, de varlets et d'écuyers, de dames et damoiselles. En avant de la poterne se tenaient immobiles et à cheval le sire de Chavannes et son hôte. Pierre Archibald, en apercevant ce dernier, devint pâle comme la mort...

— Qu'avez-vous? lui demanda dom Wilfrid.

— Rien, excusez-moi, mon frère... mais voyez-vous ce gentilhomme qui nous examine d'un œil scrutateur? S'il lui plaisait, notre expédition serait manquée, nos projets seraient anéantis...

Dom Wilfrid allait s'enquérir du nom de ce personnage, quand celui-ci appela Enguerrand, qui s'arrêta devant lui, et dit :

« Vaillant damoiseil, octroyez-moi une fois encore l'heur de votre compagnie. Nommez-moi tous les fils de noble lignage qui vont défilér devant nous.

— Permettez-moi de vous demander en quoi leurs noms vous intéressent, messire?

— Je veux savoir quelles seront les pertes éprouvées par la noblesse du royaume dans cette expédition, qu'il eût fallu peut-être arrêter à son principe...

— L'arrêter!... Mais vers les Alpes, en Italie, en Allemagne, partout, des corps de jouvenceaux nous attendent déjà.

— Oui, c'est un mouvement qu'il serait dangereux de comprimer. Mais vous, Enguerrand de Kérougal, votre parti est-il pris? Ne changerez-vous pas de résolution? Vous pourriez prétendre aux titres, aux honneurs à la cour de France. — Le service de Dieu vaut bien celui du roi. — Partez donc, mais je n'ose vous dire : Au revoir! — Et moi, je sens que je reviendrai. Votre main, messire! — Je ferai plus pour l'héritier d'un des meilleurs serviteurs du roi. A genoux, Enguerrand! »

Et après lui avoir donné l'accolade, l'étranger prononça la formule consacrée :

« De par Dieu, Saint-Michel et Notre-Dame, je te fais chevalier! »



Et il ajouta : « Souviens-toi de qui tu es fils, et ne *forligne pas*. »

Et il s'éloigna sans que le nouveau chevalier sût à qui il était redevable d'un tel honneur.

Cette scène ne retarda que de quelques

minutes la marche des croisés; bientôt ils eurent perdu de vue le manoir de Chavannes et la ville de Nevers; ils se dirigeaient vers le Lyonnais.

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au numéro prochain.)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

JOURNAL
DES
ENFANS

III